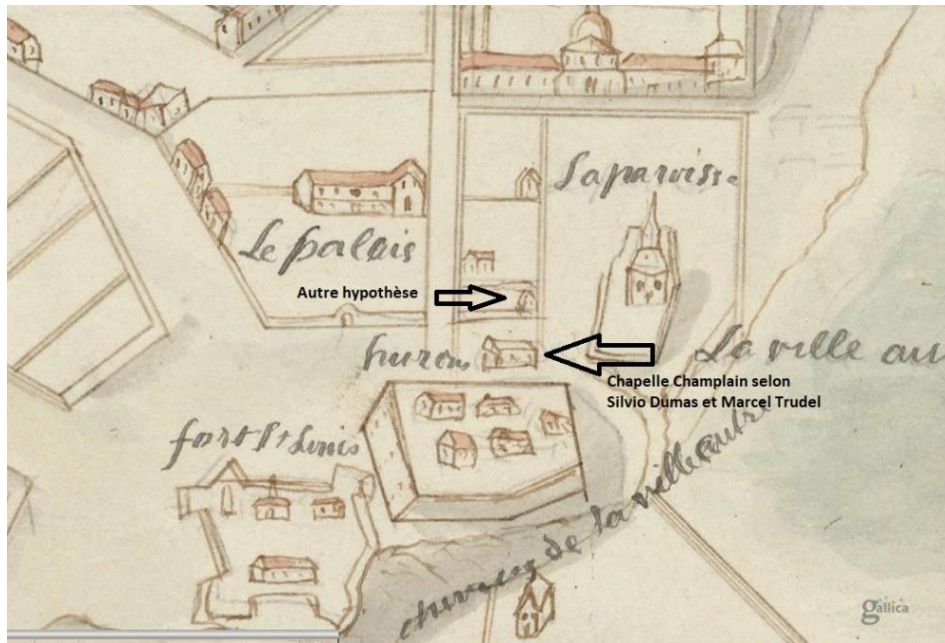


Résolution de l'énigme n° 3

Nous voici au croisement de la rue du Petit-Champlain et de la rue Sous-le-Fort. Avant de nous engager dans la rue Sous-le-Fort, permettez-moi de vous raconter une histoire qui fit beaucoup jaser le Tout-Québec en son temps. Nous sommes en 1856. L'aqueduc est arrivé à Québec, rue de l'Aqueduc, en 1850.

En 1856, on creuse l'aqueduc dans ce quartier-ci. Dans le voisinage de l'escalier Casse-cou, les ouvriers tombent sur une voûte en pierre contenant des ossements. L'ingénieur qui dirige les travaux, Hugh O'Donnell, fait porter les ossements pour examen chez le médecin légiste en haute-ville. N'y trouvant aucun intérêt, le médecin fait venir le bedeau qui demande au fossoyeur d'enterrer les ossements dans le cimetière entre la cathédrale et le séminaire. Quelque temps plus tard, apprenant la chose, deux abbés du Séminaire, Charles-Honoré Laverdière et Henri-Raymond Cassegrain (par ailleurs très utiles historiens) se mettent à la recherche des ossements, car entre-temps ils se sont convaincus que ces ossements étaient ceux de Champlain, présumant qu'on l'avait enterré dans ou près de la chapelle des Récollets, dont on va tout de suite parler. Le fossoyeur ne se souvient plus. En 1866, ils publient un petit livre sur le sujet, dans lequel ils déplorent la négligence des uns et des autres, et étalent leur désespoir de ne jamais retrouver le corps de Champlain.

Quelques années plus tard, l'avocat-notaire Faribault décède et lègue son fonds au Séminaire. Les abbés y trouvent un document relatif au carré D'Ailleboust. Le carré D'Ailleboust est le terrain que le gouverneur D'Ailleboust se fait concéder par les Cent-Associés en 1649. Il désigne l'arpent encadré par les rues Sainte-Anne, du Trésor, de Buade et du Fort. Un dessin est annexé à ce document, et le dessin dit que l'arpent de D'Ailleboust est juste à côté de la chapelle où Champlain a été enterré. Laverdière meurt en 1873 ; c'est Casgrain qui est forcé de publier en 1875 le fameux acte de concession du carré à D'Ailleboust et de reconnaître l'erreur du duo.



Blogue de Pierre Dubeau Plan de Bourdon 1663

Le nom de la rue Sous-le-Fort

L'énigme le disait : l'odonyme de la rue Sous-le-Fort provient du fait que la rue se déploie directement sous le fort que Champlain avait érigé en 1620

« pour euter aux dangers qui peuuent aduenir, veu que fans cela il n'y a nulle feureté en un pays efloigné prefque de tout fecours. J'establis cefte demeure en vne fcituation tres bonne, fur une montagne qui commandoit fur le trauers du fleuee fainct Laurent, qui eft vn des lieux des plus eftroits de la riuiera ».

Le monument de Champlain sur la terrasse Dufferin et le kiosque d'accès au funiculaire se trouveraient aujourd'hui dans ce fort, fait de pieux et de terre. Et dans le fort, le Château Saint-Louis.

À l'origine, quand la rue commence à se dessiner vers la fin des années 1630, on la nomme rue des Roches. On imagine que le gouverneur Montmagny, arrivé à Québec en 1636, officialise le nom, mais on ne sait quand exactement, car il semble bien que les écrits de Montmagny soient définitivement perdus. On conjecture. Mais il ne faut pas oublier, comme le rappelle Pierre-Georges Roy, dans *Les Rues de Québec*, que les rues sont de simples sentiers avant l'arrivée des chevaux, et il n'y a pas de chevaux dans

les rues de Québec avant 1670 (p. IV-V). Dans la *Relation* de 1650, le Jésuite Ragueneau écrit: « Québec est appelé ville; il serait plus vrai (...) on peut y voir quelque trente maisons de Français dispersées ici et là et sans aucun ordre ».

Rue des Roches, pourquoi ? Eh bien, parce que la rue aboutissait à un amoncellement de roches qui se trouve aujourd'hui sous la batterie royale. Quand précisément le nom des Roches a-t-il cédé devant Sous-le-Fort ? Dès le XVII^e siècle ? Peut-être. J'imagine que les motifs du changement pourraient être reliés à l'évolution à la fois du fort et de la pointe-aux-roches. Dans le fort de Champlain, Montmagny entreprend de remplacer le bâtiment en bois de Champlain par un château en pierre, dont Frontenac va se plaindre et qu'il va faire remplacer par un vrai château, plus spacieux et plus confortable. On le voit sur ce dessin de Cockburn en 1831, après la reconstruction de Craig au début des années 1800.



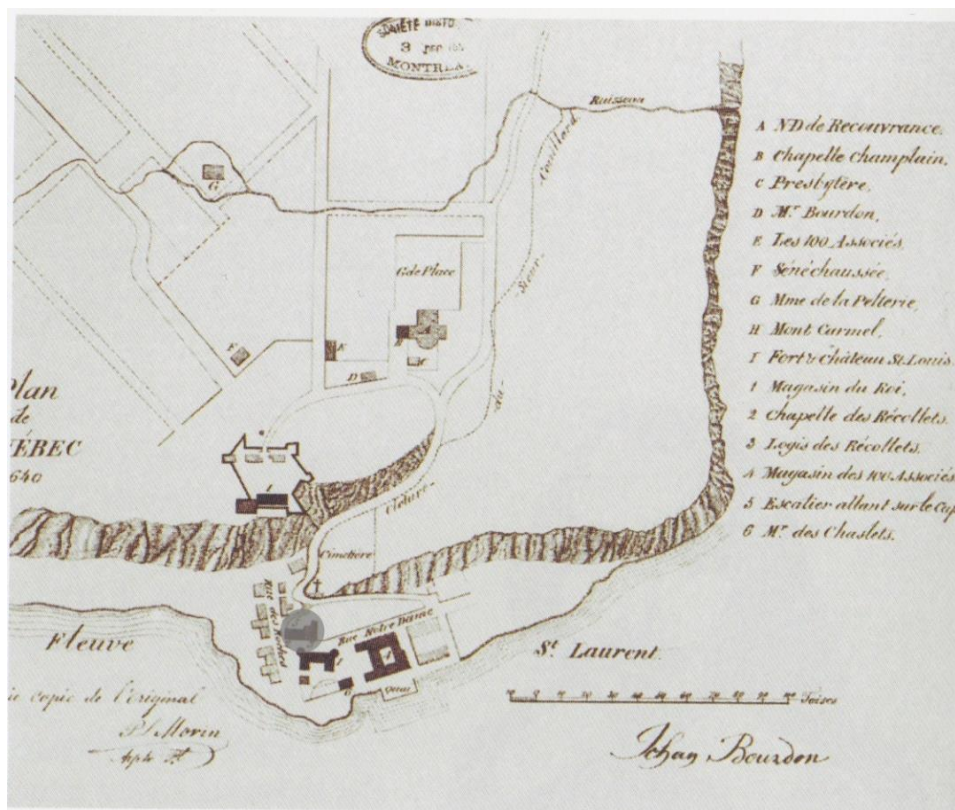
Concurremment, dans le dernier quart du XVII^e siècle, on va installer une batterie de canons sur l'amas de roches, faisant ainsi disparaître la raison du nom de la rue des Roches. Bref, l'effacement de l'un et le développement de l'autre expliquent amplement le changement de nom.

Au XIX^e, la rue Sous-le-Fort s'est allongée jusqu'à la rue Dalhousie. Imaginez le trafic sur la rue Sous-le-Fort alors que la rue actuelle du Marché-Champlain existe à peine. Le grand chantier de la restauration de la Place-Royale dans les années 1970 a éliminé plusieurs bâtiments de la rue Sous-le-Fort, et la batterie royale a été reconstruite en 1977.

L'énigme n° 3 évoquait la numérotation capricieuse dans cette rue. En effet, la première adresse est le n° 21. Les numéros antérieurs étaient portés par des bâtiments construits sur la pointe aux roches, sur la batterie royale. La rue actuelle a retrouvé aujourd'hui la longueur qu'elle avait au temps de la Nouvelle-France.

Un peu d'histoire

Au vu des boutiques qui occupent aujourd'hui la rue Sous-le-Fort, on imagine mal que son premier bâtiment fut un monastère. C'est en effet, dans cette rue, probablement au coin de la rue Notre-Dame, que Champlain fit construire un monastère pour les Récollets qu'il était allé recruter en France et qu'il installe à Québec en 1615. Le monastère, en bois, comprenait une chapelle publique et une résidence, peut-être en deux bâtiments distincts, comme le montre la copie d'un plan de 1640 de l'arpenteur Bourdon. Comme les Récollets doivent assurer leur propre survie tout en travaillant à la conversion des Amérindiens, Champlain leur concède une terre entre la Saint-Charles et la montagne en 1620. L'Hôpital Général (aujourd'hui CHSLD), au bout de Langelier, est sur cette terre. Leur monastère de la rue des Roches va alors servir en quelque sorte d'église paroissiale pour les Français jusqu'en 1629. A-t-il survécu aux destructions des *Kirke brothers* en 1632 ? En tout cas, le monastère apparaît sur le plan de Bourdon de 1640 (encerclé sur l'image). Mais ce plan de Bourdon, on ne l'a qu'en copie et cette copie soulève toutes sortes de doutes.



Quand on passe de la rue du Petit-Champlain à la rue Sous-le-Fort, on a intérêt à regarder où l'on met les pieds, car il y a des dénivellations. Il y a aussi un changement radical induit par le changement de matériaux. On passe de la tuile au pavé de pierres. La tuile évoque plutôt le couloir de centre commercial (j'aime bien l'expression centre d'achats, qui dit clairement qu'on y est au summum de la société de consommation), alors que le pavé de pierres connote plus radicalement le passé, l'Histoire. Le pavé de pierres naturelles nous renvoie loin avant l'asphalte et le macadam. On se croit au cœur des petites villes et villages de France, d'où nos ancêtres sont venus. J'imagine qu'au moment de la facturation, ces pavés ont dû être fortement discutés. Qui a pris la facture ? Le ministère des Affaires culturelles ou la Ville ? En tout cas, ils ne sont pas innocents, ils parlent. Et ce qu'ils disent nous amène à la Place royale, où nous nous retrouverons bientôt.

Dès qu'on s'avance un peu dans la rue Sous-le-Fort, on est frappé par la typologie différenciée des restaurations : celle du duo Paris-De Blois, près de la Maison Jolliet, et celle du ministère des Affaires culturelles, en approchant

de la rue Notre-Dame, et plus bas. Paris et De Blois ont poursuivi ici leur plan de revitalisation du Petit-Champlain, en rénovant le bâti, tandis que le ministère des Affaires culturelles a voulu nous montrer des bâtiments de la Nouvelle-France, et pour cela il a fallu démolir et rebâtir.



Cette différence entre les deux modèles de restauration est tout aussi frappante quand on lève les yeux. Les corniches. En architecture, la large corniche débordante s'impose à partir de 1880 environ et se maintient jusqu'à la Grande Guerre. Elle est l'accompagnement logique du toit plat. Les versants (deux ou quatre) des anciens toits débordaient forcément du mur.

Ils disparaissent avec l'arrivée du toit plat. Ce manque est comblé par la corniche. Le haut de la rue Sous-le-Fort n'a donc, semble-t-il, rien à voir avec la Nouvelle-France, solidement affirmée dans le bas de la rue.

Toutes ces jolies façades en bois, bien travaillées, colorées, autour de grandes vitrines, ça ne fait pas Nouvelle-France. Les oriels non plus.

Dans l'énigme, je vous avais demandé d'identifier une école dans cette rue. Vous voilà déjà devant une école, au n° 58. Le solide bâtiment en pierre et ciment accolé à l'escalier Casse-cou a été érigé là comme école en 1945, l'école Notre-Dame-des-Victoires. Voyez sa croix au-dessus du portique. Eh oui, les écoles portaient encore des signes ostentatoires au temps de Duplessis. Avez-vous une petite idée sur la cour de cette école ? Tout de même un peu dangereux, le ballon-chasseur dans l'escalier Casse-cou... Les mordus d'histoire ne seront pas surpris d'apprendre que le premier propriétaire de ce terrain était Simon Denys de la Trinité, encore lui. Durant toute la deuxième moitié du XIX^e, il y avait là le magasin des frères Hamel, six étages, avec accès dans la côte de la Montagne et dans la rue Sous-le-Fort. Un gros vendeur de tapis.

J'aime beaucoup les vitrines aux 59, 55 et 51. Leurs structures, leurs compositions sont variées, dynamiques, enjouées, attirantes. En levant les yeux, vous allez être frappés par une vieille technique architecturale qui consiste à raccourcir les fenêtres en montant de manière à augmenter l'illusion de hauteur du bâtiment. On reviendra sur le sujet incessamment.

Voyons d'abord la brasserie de la Compagnie des Habitants de la Nouvelle-France. C'était un bâtiment qui faisait 40 pieds français de front sur la rue Sous-le-Fort, et 18 pieds de profondeur. Elle était copropriété 50-50 des Cent-Associés et de la Communauté des Habitants. Les Cent-Associés sont la compagnie créée par le cardinal Richelieu, premier ministre de Louis XIII, en 1627, pour la colonisation de la Nouvelle-France. Comme le dit leur nom, ils sont 100 membres qui y investissent un capital ; en vue d'un certain bénéfice, j'imagine... La Compagnie des Habitants est créée en 1645 pour regrouper des commerçants installés au Québec et qui veulent gérer à Québec le

monopole du commerce des fourrures dans le but de développer la Nouvelle-France ; en vue d'un certain bénéfice personnel, j'imagine encore... Une sorte de sous-traitant, pour ainsi dire.

Il y a donc eu une brasserie, tout à fait publique, à Québec, bien avant celle de Jean Talon vers 1670, dont on parle tant. Pour des motifs qu'on ne connaît pas vraiment, le Conseil de la Traite l'adjuge à Pierre Denys de la Ronde en 1655. Ce Denys de la Ronde est déjà propriétaire des terrains voisins sur Petit-Champlain, Sous-le-Fort et Cul-de-Sac. Conseil de la Traite, dites-vous ? Une autre patente bureaucratique ? C'est la troisième variante de cinq d'un conseil local autorisé par la Compagnie des Cent-Associés, avant que cette dernière soit abolie par Louis XIV, qui remplacera tout ça par le Conseil Souverain en 1663.

La brasserie a vécu un certain temps. En tout cas, Denys de la Ronde loue le bâtiment à Bernard Pilote en 1660. Je ne sais pas si Pilote a continué la brasserie ou s'il n'a pas plutôt, par exemple, converti le bâtiment en entrepôt. Toujours est-il qu'en 1660 Denys de la Ronde divise son terrain et vend la partie au coin de la rue à Jean Levasseur. Ce faisant, Denys de la Ronde s'est approprié une partie de la rue Petit-Champlain, ce qui lui a attiré des démêlés judiciaires.

La maison qu'on voit aujourd'hui au n° 59, qu'on a tout loisir d'admirer quand on descend l'escalier Casse-cou, fait trois étages et un quatrième dans la mansarde. Les murs des deux premiers étages sont ceux de la maison reconstruite après les bombardements de la Conquête, donc années 1760. On a rajouté un étage milieu XIX^e, puis la mansarde après 1875, quand le style Second empire s'est imposé partout au Québec.

52-56 : qu'il est beau ce rez-de-chaussée ! On dit que le bâtiment a été dessiné par Charles Baillairgé en 1851 pour un certain mister Ross, dont on ne sait rien. Que reste-t-il de Baillairgé, compte tenu de ce quatrième étage en boiserie rajouté plus tard ?

Au 48-50, le *Bistro Sous-le-Fort* : la façade du bâtiment remonte au premier quart du XX^e siècle et la restauration de Paris/De Blois dans les années 1980 lui a rendu son éclectisme, son charmant décor d'époque, avec ses petits balcons art nouveau. Le nom Giguère, sous la corniche, réfère au barbier Pierre Giguère, qui a fait construire cette façade sur un bâti préexistant. Un barbier riche, hum ! Les corbeaux à l'extérieur des oriels suggèrent qu'un étage a été ajouté à une maison en pierre déjà là. En effet, au lendemain du grand incendie de 1682, le tonnelier Claude Chasle est propriétaire d'une maison en pierre de deux étages sur cet emplacement. On est sur le port, et à cette époque tout est mis en tonneau pour être transporté. D'où un nombre étonnant de tonneliers dans le quartier. Au tournant du XIX^e, la maison deviendra un cabaret, puis un hôtel. Voilà bien les côtés pile et face du voisinage du port. Des centaines de marins, de débardeurs, d'ouvriers des chantiers navals hantent les lieux. Et il n'y a toujours pas d'électricité pour éclairer les rues. Avant 1955, la maison délabrée se vide et c'est alors un imprimeur qui s'y installe, avant de l'abandonner à son tour.

Devant le n° 47, les gens de Lévis lèveront le poing, car c'est l'emplacement que Denys de la Ronde vend à Guillaume Couture en 1659. Entre la brasserie et Guillaume Couture, il y eut un certain temps une petite ruelle menant au port du Cul-de-Sac.

Que dites-vous de cette exubérante maison londonienne en plein cœur de ce Vieux-Québec qui voudrait tant paraître français ? Je parle du 44-46, *Souvenirs du Lys*. Elle a été construite en 1877, dessinée par le grand Harry Staveley, qui a conçu une cinquantaine de belles maisons toujours debout à Québec. Vous connaissez la St. Matthew's Sunday School, au coin de D'Aiguillon et Saint-Augustin, dans St-Jean-Baptiste ? C'est lui, Staveley. Même année, 1877. Ici, c'est le triomphe de Victoria. L'éclectisme. Le rez-de-chaussée avec ses pilastres à cannelures, torsadés, festonnés, ses chapiteaux avec feuilles d'acanthé ou de chou kale, ses arches en arc surbaissé, ses figures sculptées aux extrémités. À l'étage, ses linteaux de pierre en anse de panier avec clé de voûte. La mansarde avec ses cinq lucarnes Second empire a vraiment de l'allure.

Pour que Staveley puisse réaliser son beau projet, on a de toute évidence scié la maison voisine en plein milieu du mur pignon. Assez étrange, merci. Imaginez le marchandage auquel cette amputation a dû donner lieu... Néanmoins, j'aime bien son crépi, ses boiseries et son chaînage harpé en boutisse et panneresse.

On entre maintenant dans la zone inconfortable de la rue Sous-le-Fort. Les nos 43 et 41 sont des bâtiments neufs, construits en 1974 d'après des dessins et des photos anciennes. Ce sont des reconstitutions, puisqu'on a rasé au sol les anciens bâtiments. On est ici dans le projet de résurrection de la Place-Royale. Les D'Amours de Chauffour ont été proprios de cet endroit, dans une maison qui pouvait ressembler à celle-ci, de 1657 à 1713. L'architecte Georges Rousseau a travaillé ici au tournant des années 1940-50 pour y aménager un presbytère pour le curé de la nouvelle paroisse de Notre-Dame-des-Victoires en attendant l'aménagement du nouveau presbytère à côté de l'église. Le contrat de l'architecte parle de murs en brique.

Avant de traverser la rue Notre-Dame, allons jeter un coup d'œil à l'arrière de ces maisons, dans la rue du Cul-de-Sac. Le coin en cul de poule à l'arrière de la maison vise à protéger le bâtiment des moyeux des charrettes. C'était assez fréquent au coin des rues commerçantes étroites des siècles passés. On va en voir un autre ailleurs dans le quartier.

Il faut considérer aussi un autre élément de la topographie des lieux. J'ai oublié d'en parler lors de notre 1re énigme. Je parle de la déclivité de la rue Notre-Dame. Il est tout à fait certain qu'au XVII^e la rue Notre-Dame descendait au fleuve, au havre naturel du cul-de-sac, beaucoup plus abruptement qu'aujourd'hui. Et quand on regarde les portes particulièrement basses de la Maison Chevalier, on conçoit aisément que la rue du Cul-de-Sac elle-même devait être plus basse qu'aujourd'hui, ou franchement inclinée. La pandémie a fermé les charmants petits restos, mais saluons une dernière fois le beau travail de sauvegarde du duo Paris/De Blois.

Traversons la rue Notre-Dame. Ceux et celles qui ont une urgence ont la permission d'aller aux toilettes. Là, au 19 Notre-Dame. Trois étoiles et demie sur Google !

Nous voici à l'arrière de l'église que Mgr Jean-Baptiste de la Croix de Chevrières de Saint-Vallier, 2e évêque de Québec, a fait construire en 1688. Au sol, prenez note du cercle en granit noir de l'autre côté de la clôture. Nous en parlerons abondamment plus tard.

Le bâtiment carré à deux étages en pierre taillée au n° 32 est (ou peut-être était) le presbytère de la paroisse de Notre-Dame-des-Victoires. Une croix gravée au-dessus de la porte le signale. Le style carré minimaliste du bâtiment le dit bien : nous sommes au milieu du XX^e siècle. La paroisse a été érigée canoniquement en 1944 ; conséquemment, le diocèse devait installer un curé près de l'église paroissiale. C'est pourquoi on a converti l'ancienne sacristie de l'église en presbytère. D'où le réaménagement à partir des anciens murs qui remontaient à 1873. Avant 1873, il y a eu sur cet emplacement une succession de maisons privées depuis le XVII^e siècle, probablement avant même l'érection de l'église, près des murs de la seconde habitation de Champlain. Il y eut un temps où il y avait trois maisons entre la rue Notre-Dame et la rue des Pains-Bénits.

L'imposante maison Parent, voisine du presbytère, a été pratiquement ramenée au sol en numérotant chaque pierre au cours de la restauration dans les années '70. Il faut dire que le quincailler J.E. Lemieux (rappelez-vous les fameux entrepôts de la rue du Petit-Champlain) avait ajouté en 1912 trois étages en brique aux trois étages actuels en pierre. Cet exemple nous rappelle qu'à la fin XIX^e/début XX^e, le commerce, les affaires se déployaient toujours en basse-ville comme au temps de la Nouvelle-France.



De l'autre côté de la rue, les maisons ont meilleure mine aujourd'hui que sur la photo qui nous les montre dans les années 1970-80. Les deux premières maisons ont été restaurées en conservant leur morphologie Nouvelle-France ; elles avaient été reconstruites au lendemain des bombardements de 1759. On a conservé aussi les modifications apportées par les propriétaires successifs au XIX^e siècle, qui leur donne un petit air british. La maison au coin de la rue, appelée Louis Labbé, a été la propriété, entre autres, de la famille Fornel-Barbel pendant un siècle, jusqu'à son acquisition par Labbé en 1811. Nous reparlerons des Fornel-Barbel sur la Place-Royale.



Les deux autres maisons que nous montre la photo, en approchant de la batterie royale, ont été rasées et remplacées dans les années 1970 par quatre maisons dans le style Nouvelle-France. La dernière, au n° 21, la Maison Gabriel Gosselin, m'intéresse. Autant le personnage que la maison, en fait.

Gosselin se construit une maison sur cet emplacement en 1676. Il entreprend de la reconstruire après l'incendie de 1682. En 1683, il fait ériger « un mur en pierre de Beauport » tout autour de son terrain, puis « un mur de refente contre l'eau du fleuve ». Puis, dans un autre contrat, il fait « remplir de terre et vidanges l'enceinte de la muraille (...) jusqu'à hauteur de six pieds ». Puis il fait construire la maison avec « les matériaux du fort des sauvages de l'île ». Entendez : le fort des Hurons installés à Sainte-Pétronille en 1651, après le massacre de la Huronie dans la Baie Georgienne par les Iroquois. Après la Guerre de la Conquête, le propriétaire du moment, le négociant Jacques Guérault la reconstruit, mais « en pierre de l'Ange-Gardien ». Pensez-vous que cette pierre actuelle est de l'Ange-Gardien ou de Beauport ?

Ce mur contre l'eau du fleuve et ce remplissage jusqu'à hauteur de six pieds m'amènent à penser qu'au XVII^e siècle la pente naturelle de la rue Sous-le-Fort devait être beaucoup plus accentuée qu'aujourd'hui et nous conduire sans escalier à la hauteur de la Place de Paris. Je ne l'affirme pas, mais je le pense... et je lie les opérations de Gosselin à la déclivité de la rue Notre-Dame. Pensez que les 2/3 sinon les 3/4 de la ville basse de Québec n'existent que par remplissage. Nous en reparlerons abondamment.

Revenons à Gabriel Gosselin. Des dizaines de blogues de généalogie tenus par sa multitude de descendants racontent sa vie fascinante, et pourtant pas vraiment exceptionnelle. Apparemment venu en 1651 au service de la célèbre Éléonore de Grandmaison de la Tesserie (imaginez, quatre maris riches), « seigneuresse » de Sainte-Pétronille. Il se rend indispensable et elle lui donne des terres sur l'Île d'Orléans. Au moment de venir s'installer en ville, il possède 7 fermes, 45 bêtes à cornes, 84 moutons, 41 cochons grands et petits, une ânesse, 25 dindes... et 12 ou 13 enfants, nés de deux mariages. Pas de chien ? Pas de chat ? Il va mourir dans son lit à l'étage de sa maison de la rue Sous-le-Fort en 1699 à l'âge d'environ 75 ans. Tout petit détail : il était analphabète.

L'adresse est bien n° 21. D'abord, il n'y a pas de numéro aux portes des maisons de Québec avant 1789, l'année de la prise de la Bastille. À chacun sa Révolution ! Quand la numérotation a été établie dans la rue, il y avait donc d'autres bâtiments dans le prolongement de la rue, prolongement entrepris dès après la Guerre de la Conquête. Effectivement, la Pointe aux Roches devenue Batterie royale avait été enterrée jusqu'à la rue Dalhousie, où vous pouviez vous loger au moche Hôtel Brochu. On a démoli l'hôtel et plusieurs autres bâtisses en 1974 pour restaurer la batterie et reconstruire dans le style Nouvelle-France. Les photos nous montrent qu'avant 1974 il n'y a pas de jolies terrasses face à l'embarcadère des traversiers.



UNE HORREUR DISPARAIT — Enfin, une des horreurs qui font la mauvaise renommée du Vieux Québec est sur le point de disparaître. L'édifice, situé en face de la Traverse de Lévis, au coin de Place Marché Champlain et de la rue Notre-Dame tombe présentement sous le pic des dé-

molisseurs. Les galeries d'à côté qui détruisent le paysage depuis des années sont à vendre. Espérons qu'elles aussi subiront le même sort que l'édifice voisin. La disparition de ces horreurs pourrait donner un nouveau cachet à cette partie de la vieille ville.

Le Soleil 1.10.70



Avant de vous rendre à la batterie, attachez votre cheval à l'un des anneaux au-dessus de l'étrépe-chat de la Maison Couillard de Lespinay (un descendant de Guillaume Couillard) et prenez la poterne qui vous amènera à la ruelle à l'arrière des bâtiments. Au fond, en direction du fleuve, observez la cage d'escalier avec toiture à l'impériale. Il y en avait une semblable autrefois au Séminaire et à d'autres bâtiments en ville.

Au vu de la photo qui suit, vous serez surtout frappés par l'espace ouvert en direction de l'embarcadère des traversiers et vers le fleuve, par suite de la démolition de nombreux bâtiments dans les années 1970.



On conclut sur la Batterie royale la semaine prochaine, en l'associant à la Place de Paris.

Bonne visite !

Références

Sur papier :

- Marcel Trudel, [Le Terrier du Saint-Laurent en 1663](#).
- Pierre-Georges Roy, [Les rues de Québec](#)
- Jean-Marie Lebel, [Le Vieux-Québec : guide du promeneur](#)

Sur la Toile :

- [Blogue en histoire de Pierre Dubeau](#)
- Ville de Québec, [Répertoire du patrimoine bâti](#)
- Jean Poirier, [Noms de rues de Québec au XVII^e siècle : origine et histoire](#)
- Gilles Maheux, Québec nostalgique sur Facebook

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 6 octobre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés